

Ainsi s'accomplissait la quatrième révolution que Rome avait eu à subir depuis dix-neuf mois. Elle s'achevait à cinq cents lieues de distance de celui qui en était le héros ; elle s'achevait à Rome, six mois après avoir commencé à Antioche : promptitude désespérante pour ceux qui en étaient les premiers auteurs ! A cette époque, chacun combattait pour soi ; au premier arrivé les fruits de la victoire ¹ ! Aussi, pendant qu'Antonius poursuivait sa marche en Italie, Mucien, furieux, du fond de l'Asie ou de la Grèce, ne cessait-il de lui faire dire qu'il se hâtait trop ; Vespasien lui-même, d'Alexandrie, lui envoyait des ordres pareils, et lui écrivait de s'arrêter à Aquilée quand il était déjà à Vérone ². Paroles perdues ! l'empire était gagné sans eux ; la conquête du monde n'avait été qu'une affaire d'avant-postes.

1. Ut solus bello potiretur, dit Tac., III, 2, 7-3.

2. Tac., III, 8, 11, 52, 78.

CHAPITRE XI

COMMENCEMENT DE VESPASIEN.

(69-70)

Rome était-elle perdue ? était-elle sauvée ? Cette révolution était-elle enfin la dernière ? On se le demandait avec inquiétude, et il était permis d'en douter.

Sans doute le parti de Vespasien avait quelque chose de plus respectable que celui de Vitellius. Les armées qui l'avaient proclamé étaient plus disciplinées et plus romaines ; les provinces qui le soutenaient étaient des provinces plus riches, plus civilisées, plus vivantes de la vie de l'empire. Vespasien était l'élu de la Grèce et de l'Orient, tandis que Vitellius avait été l'élu du Nord et de la Germanie. L'homme lui-même, plus expérimenté, plus intelligent, plus tempérant, inspirait plus de confiance. Ses anciennes liaisons avec Thraséa et les sages du sénat relevaient le parti des honnêtes gens ; aussi dans les premiers jours y eut-il parmi les pères conscrits d'intempestives réactions contre les délateurs et les favoris des régimes

passés¹. Enfin, pour le peuple, après ces trois princes néfastes, Galba, Othon et Vitellius, qui avaient su mettre contre eux tous les augures, Vespasien était un empereur aimé du ciel, en règle avec tous les présages, avec tous les rites, avec tous les dieux, et, on l'espérait, avec toutes les armées.

Car là surtout était le grand motif d'espérance. On se disait que la guerre civile avait fait enfin le tour du monde. Elle avait commencé dans les Gaules et en Espagne ; puis les légions de Germanie s'en étaient mêlées ; puis celles d'Égypte, de Judée, de Syrie, et, avec elles, celles du Danube ; toutes les provinces et toutes les armées en avaient eu leur part ; le monde avait payé sa dette à la colère des dieux². En moins de dix-neuf mois Rome avait eu quatre révolutions et cinq Césars, sans compter les prétendants avortés dans les provinces. L'Italie, deux fois envahie, avait eu à supporter ou à satisfaire tour à tour quatre cent mille vainqueurs. Elle espérait avoir épuisé enfin la liste des empereurs possibles et l'appétit de toutes les légions³.

Mais tout cela était bon pour l'avenir ; pour le présent, il n'y avait guère lieu de se consoler. La guerre avait été si prompte, que seule l'avant-garde

1. Tac., *Hist.*, IV, 7, 8, 10.

2. Velut expiato terrarum orbe. Tac., IV, 3.

3. Voyez le tableau des provinces et des légions dans l'appendice B, à la fin de l'ouvrage.

du parti flavien avait combattu. La masse de l'armée était encore dans l'Asie et dans la Grèce ; Vespasien lui-même était à Alexandrie, retenu par les orages, par les vents d'hiver, par sa prudente lenteur.

Or cette avant-garde du respectable parti flavien était la parfaite copie du parti désordonné de Vitellius. C'était une armée ni plus ni moins romaine que celle de Vitellius ; mêlée de Suèves ou de Sarmates comme celle-ci de Gaulois et de Germains ; sortie comme celle-ci d'une province barbare, du Danube au lieu du Rhin ; ayant obéi comme l'armée de Vitellius à un mouvement d'entraînement soldatesque, non à une résolution prise entre généraux ; en conséquence disciplinée et obéissante tout autant qu'elle ; comme elle, menant ses chefs à la remorque, les chassant, les emprisonnant, les massacrant ; de même qu'elle, enfin, commandée par des aventuriers militaires plutôt que par des capitaines éprouvés. L'état révolutionnaire devait donc se prolonger. Le règne de Vitellius avait fini sans que celui de Vespasien eût commencé. Une orgie militaire terminée, une autre s'installait à sa place. « Ce n'était plus la guerre, dit Tacite, ce n'était pas encore la paix : c'étaient d'autres hommes, non d'autres mœurs⁴. » C'était pour l'Italie un nouveau flot d'invasisseurs survenant avant même que le premier

1. Bellum magis desiderat quam pax cœperat. IV, 1. — Magis alii homines quam mores. II, 95.

se fût retiré ; c'étaient 90,000 soldats et 90,000 esclaves, 180,000 hommes de plus, après les 300,000 hommes de Galba, d'Othon et de Vitellius ¹, qui venaient prendre part au banquet de la guerre civile et exigeaient que la table où l'armée vitellienne était encore assise fût de nouveau servie pour eux. Pires, par cela seul qu'ils étaient les derniers venus, ils faisaient regretter, dit Tacite, les soldats d'Othon et de Vitellius.

De plus, pour faire jusqu'à l'arrivée de Vespasien l'*interim* de l'empire, qui avait-on ? Des lieutenants pareils aux lieutenants de Vitellius. Dans une telle situation, un chef d'avant-poste était le vrai César. Antonius, arrivé le premier, se saisit de l'empire ; mais, dès le lendemain, Mucien, accouru à Rome en toute hâte, vient supplanter Antonius ; entre eux se place le jeune César Domitien, tout tremblant encore de son échauffourée du Capitole. Ces hommes, à eux trois, sont l'empereur. Antonius s'empare de l'argent, des esclaves, des palais ; il cajole l'armée, la gagne par les largesses et l'indiscipline, préparant au besoin

1. Galba amena en Italie une légion d'Espagne.	6,000 hommes.
Vitellius et ses lieutenants amenèrent (p. 305).	110,000
Othon leur opposa (p. 305).	30,000
L'invasion flavienne amena (V. ci-dessus p. 354)	90,000
	<hr/>
	236,000
Avec les esclaves, environ	472,000 hommes.

une nouvelle guerre. Mucien, qui depuis son départ de Syrie n'a cessé de lever de l'argent, écoute des dénonciateurs, confisque des biens, habite les villas impériales avec toute la pompe d'un empereur. Domitien, âgé seulement de dix-huit ans, met machinalement son nom sur tous les actes que Mucien lui présente ; car, lui, il ne prend du pouvoir que les voluptés, et se dédommage de sa frayeur de la veille par la liberté impériale de l'adultère ¹.

Ces trois hommes, sans responsabilité et sans aveu, administrant l'empire comme le bien d'autrui, étaient pires que le pire empereur. Othon et Vitellius, au moins, avaient compris le danger des proscriptions. Ils avaient respecté, Othon la famille de Vitellius, Vitellius celle d'Othon, tous deux celle de Vespasien. Les lieutenants de Vespasien n'eurent pas de tels ménagements. Ni le frère de Vitellius qui s'était rendu prisonnier ; ni son fils âgé de six ou sept ans et presque muet, mais qui avait eu le malheur de porter pendant huit mois le titre de Germanicus ; ni un jeune homme inoffensif et obscur, mais qui s'appelait Pison et par conséquent était fils de quelque proscrit ² ; ni un autre Pison, proconsul d'Afrique, auquel on avait offert

1. Sur Antonius, Tac., *Hist.*, III, 49, 50. — Sur Mucien, Tac., II, 83, 84. — Jos., *de B.*, IV, 42 (11, 4). — Sur Domitien, Tac., IV, 2, 39. — Jos., VII, 11 (4, 2). — Suet., *in Dom.*, I. Mucien ne disait pas trois paroles sans ajouter : l'argent est le nerf de l'empire. *Dionis excerpta* dans Maï, *Scriptores veteres*, t. II, p. 219.

2. (Tac., H., IV, 11.) Ce jeune homme s'appelait Calpurnius

la pourpre et qui l'avait refusée, n'échappèrent au fer des bourreaux, ou, ce qui, à cette époque, était à peu près la même chose, des assassins ¹. Les lieutenants de Vespasien étaient d'un scrupule incroyable en fait de précautions pour la sûreté de son pouvoir.

Ainsi donc le dernier acte de la guerre civile était, comme il doit être en une tragédie, le plus terrible de tous. Rome subissait à la fois la guerre, l'incendie, la disette, la misère, la proscription. Elle était couverte de ruines qu'elle ne prenait pas soin de relever ; plus tard Vespasien en vint à livrer au premier occupant les emplacements des maisons détruites que les propriétaires abandonnaient. Elle voyait fumer les cendres encore chaudes de son Capitole, et avec son Capitole c'étaient ses dieux, ses lois, ses plus glorieux souvenirs qui avaient péri ; quand Vespasien voulut tout rétablir, il eut à refaire trois mille tables de bronze contenant des actes officiels abrogés par le feu. Le trésor était à sec ; il fut question dans le sénat de recourir à l'expédient inouï jusque-là d'un emprunt. Un hiver orageux arrêtait les envois de blé ; lorsque Vespasien, à tout risque, en expédia un d'Alexandrie, Rome

Galerianus et était fils de Calpurnius Piso qui avait conspiré et péri sous Néron.

1. Voyez sur L. Vitellius, Tac., IV, 2. — Suet., *in Vit.*, 18. — Xiphil., LXVI, 20. — Sur le jeune Germanicus, Tac., II, 59, 67 ; III, 66 ; IV, 80. — Suet., *in Vit.*, 5, 8. — Xiphil., *ibid.* — Sur Calpurnius Galerianus, fils d'un Pison qui avait conspiré et péri sous Néron, Tac., IV, 11. — Sur L. Piso, proconsul d'Afrique, Tac., IV, 38, 48-50.

n'était approvisionnée que pour dix jours. La terreur était dans les rues ; les soldats, mêlés à la populace et aux esclaves, fouillaient les maisons pour y trouver des vitelliens cachés. Le désordre moral, comme il est ordinaire dans les guerres civiles, marchait avec les souffrances matérielles. La licence des mœurs était effrayante, même pour des Romains. Le sénat se peuplait d'indignes recrues ¹.

L'Italie n'était pas plus heureuse que Rome ; vainqueurs et vaincus pillaient de concert, et l'amas de cendres qui avait été Crémone était un monument de leur réconciliation. Des milliers d'hommes, de citoyens romains, captifs sans avoir combattu, étaient mis en vente par les soldats, et comme ces esclaves citoyens ne trouvaient pas d'acheteurs, les vendeurs les abandonnaient mourant de faim ou même les tuaient. Dans les guerres de peuple à peuple, l'esclavage sauvait du moins quelques têtes ; la guerre civile ne connaissait pas ce triste remède ².

Dans les provinces enfin, l'inquiétude et l'agitation étaient partout. Un Pison, proconsul d'Afrique, sollicité de se faire empereur, refusait et périssait à cause de ce refus. Un esclave, se faisant passer pour Néron,

1. Suet., *in Vit.*, 12 ; *in Vespas.*, 8, 9, 11, 13. — Tac., *Hist.*, IV, 7, 9, 12, 14, 40, 52.

2. Neque enim bellis civilibus capti in prædam vertuntur.... Nec venundari aliudve belli commercium. Tac., II, 32, 33, 44. Aussi, à Bédriac, y eut-il peu de prisonniers. *Ibid.*, et Plutarque, *in Othone*, 14.

avait rallié bon nombre d'esclaves et avait été quelque temps maître de l'île de Cythnus, dans la mer Egée¹. Il y avait eu et il y eut plus tard d'autres faux Nérons. Un aventurier, se faisant passer pour un Crassus, échappé à la proscription de sa famille, avait eu autour de lui beaucoup de soldats et d'hommes du peuple². Le monde était ainsi et souffrant et égaré. Il n'y avait plus ni paix ni fortune. Richesse publique et privée, les trésors et les récoltes, les denrées et les hommes, la guerre civile avait tout consumé. Vespasien calcula plus tard qu'un budget extraordinaire de dix milliards de francs eût été nécessaire pour réparer toutes les plaies de l'empire.

Et des symptômes plus effrayants encore semblaient annoncer que la ruine du Capitole allait entraîner la ruine de l'empire romain. La Gaule, appuyée de la Germanie, était en révolte ; l'insurrection gagnait sur les deux rives du Rhin, depuis les Alpes jusqu'à la mer, depuis l'Elbe jusqu'aux plaines de la Champagne. Partout on se soulevait contre Rome ; il lui fallait guerroyer sur le Danube contre les Daces, en Afrique contre les noirs Garamantes. A cette heure-là même, dans Jérusalem assiégée et affamée, on s'entr'égorgeait comme à Rome ; le temple de Salomon n'était pas plus respecté que le Capitole. Dans la capitale du peuple

1. Tac., II, 8 (3). *Id.*, II, 72.

2. Quarante milliards de sesterces. Quadringentis millies. Suet., *in Vesp.*, 16.

de Moïse comme dans celle du monde païen, dans les provinces comme dans la cité reine, chez les barbares comme dans l'empire, la guerre et la dévastation étaient universelles. N'étaient-ce pas « là ces jours de tribulation tels qu'il n'y en avait jamais eu de pareils depuis la création du monde... et qu'il ne devait jamais y en avoir de pareils »¹ ?

Et, avec cela, Vespasien, si impatiemment attendu comme le régulateur de la dernière victoire, Vespasien tardait à venir. Le sénat lui conférait solennellement tous les pouvoirs qui avaient appartenu à Auguste, à Tibère et à Claude (ne parlant ni de Caligula ni de Néron, dont la mémoire avait été officiellement condamnée) ; le sénat le nommait *Imperator* et Auguste² ; le sénat appelait ses fils Césars et princes de la jeunesse ; il lui envoyait des députés pour le presser de venir. Parlant plus haut encore que les vœux du sénat, l'anarchie de Rome et le gaspillage de l'empire appelaient Vespasien. Mais lui, vieux, lent, circonspect, naviguait doucement d'Alexandrie à Rhodes, puis suivait les côtes de l'Asie Mineure et de la Grèce³ ; il ne se hâtait point, et se contentait d'écrire ironiquement à Domitien, qui avait

1. Marc, XIII, 19.

2. Joseph., *de Bello*, VII, 5 (3, 1).

3. Tac., III, 3, 7, et l'inscription *de imperio Vespasiani*, que nous citerons dans l'appendice E, à la fin de l'ouvrage. Vespasien reçut dès l'an 69 tous les titres impériaux, Auguste, grand pontife, etc. Son empire data du 1^{er} juillet 69. Il n'accepta que plus tard la puissance tribunitienne et le titre de *père de la patrie*. — Ses deux fils étaient nés, Titus le 30 décembre 41, Domitien le 24 octobre 51.

disposé de vingt charges en un seul jour : « Je te remercie de m'avoir conservé ma place ¹. » Il n'était peut-être pas fâché que Rome jouît encore un peu du gouvernement de Mucien, afin que son propre gouvernement fût plus désiré.

Enfin il arriva (printemps de 70) ; il arriva, prophétisé, inauguré, presque déifié. Après ces deux Césars postiches, Mucien et Domitien, c'était enfin un empereur en titre. Grâce à ce prestige sacré, grâce à la sagesse de Vespasien, grâce à l'épuisement des rivalités et à la lassitude des ambitions, son arrivée marqua la fin de la guerre intestine et de la tyrannie militaire ².

La crise fut alors terminée. Les hommes qui avaient joué un rôle, ou avaient péri, ou allaient pour la plupart retomber dans l'obscurité, au profit de l'heureuse famille des Flavii. L'homme qui avait donné le signal de la guerre, et qui avait voulu lui imprimer un caractère patriotique et désintéressé, Vindex, était tombé dès les premières luttes. Les restes mutilés de Galba et du jeune Pison, retrouvés à grand'peine, reposaient dans la sépulture de leur famille. Othon avait à

1. Suet., *in Domit.* — Xiphil., LXVII, 1.

2. Monnaies qui portent : TITVS ET DOMITIANVS CAESARES. PRIN. IVVENT., OU CAESARES VESP. AVG. F. — CAESAR (Titus) AVG. F. COS. (consul), CAESAR (Domitien) AVG. F. PR. (*ætor*). — AETERNITAS P. R. — CONSEN (*sus*) EXERCIT (*uim*) (deux soldats se donnent la main). NEP (*lunus*) RED (*uX*). — ROMA RESVRGENS. — Statue trouvée à Spolète, avec cette inscription : SACRVM PRO REDITV IMP.

Brixellum une tombe modeste, mais que l'on respecta. Vitellius pourrissait dans le Tibre. Fabius Valens avait été tué en prison par ordre des généraux flaviens, ayant racheté par la constance de ses derniers jours l'égoïsme de sa révolte et la brutalité de son triomphe ¹.

Quant à ceux qui survivaient, Antonius, promptement disgracié, ne tarde pas à être oublié par l'histoire. Cécina, infidèle à Galba, traître envers Vitellius, finit par conspirer contre Vespasien ; et c'est le clément Titus qui, du vivant de son père, se hâtera de le faire mourir, de peur que la clémence de son père ne l'épargne. Mucien, plus heureux, sera, malgré l'intempérance de son libertinage et de son orgueil, le favori de la dynastie naissante. Vespasien l'appellera son frère, lui donnera un second et un troisième consulat, et souffrira patiemment ses insolences ².

Mais le héros de cette guerre dont Vespasien était le vainqueur, ce fut pour les contemporains Virginius Rufus. Héros bourgeois comme Vespasien ; héros prudent et sage dont la gloire a été de s'effacer, et qui s'est si bien effacé, que nous l'avons à peine nommé deux ou trois fois. Par respect pour les lois,

1. Tac., III, 62.

2. Voir Suet., *in Vesp.*, 13 ; *in Tito*, 6. — Licinius Mucianus fut consul dans les années 63, 70 et 75. On suppose qu'il mourut en 76. Il avait écrit sur les antiquités romaines et sur l'Orient. Voyez Pline, *H.*, II, 11, 103 ; III, 5, et *alibi passim*.

un peu aussi par obéissance pour les soldats, il a marché au devant de Vindex ; il lui a donné bataille sans le savoir, il l'a vaincu malgré lui. Les soldats ont voulu le faire empereur ; mais, dans sa prudence et son patriotisme, il a refusé. Après la chute d'Othon, la pourpre lui a encore été offerte, et avec tant d'instance qu'assiégé dans sa maison et menacé d'être assommé, il s'est enfui par une porte de derrière pour esquiver les coups et l'empire. Mais, tandis que les soldats d'Othon le poursuivaient pour le faire César, les soldats de Vitellius le poursuivaient comme ennemi de leur prince, et demandaient sa tête au moment même où il était assis à la table de Vitellius. Jamais homme, dit Tacite, ne fut si en butte soit à l'admiration, soit à l'émeute. Aussi à cette vertu si abstinentes et à cette ambition si peu agressive ne manqua pas cette gloire honnête et paisible qui serait la bonne gloire, s'il y avait une bonne gloire en ce monde. Virginius traversa trente années et quatre règnes d'empereurs, sans que sa renommée fût jamais ni inquiétante ni inquiétée, et il eut le bonheur de vivre assez pour voir Trajan sous la pourpre. Honoré, paisible, sage, bien portant, trois fois consul ; lisant son nom chez les historiens et chez les poètes, « assistant, comme dit Pline, à sa postérité » ; ayant le soin de sa gloire sans en avoir la sollicitude, et faisant à un historien qui lui demandait pardon de sa sincérité, cette réponse heureuse et noble : « Ignorez-tu donc, Cluvius, que ce

que j'ai fait je l'ai fait afin que tu eusses le droit d'écrire en pleine liberté ? » Il mourut à quatre-vingt-trois ans, par suite d'un accident, au moment où il partait pour aller haranguer l'empereur. Il eut l'honneur d'être loué solennellement par Tacite, alors consul, et on put mettre sur sa tombe l'épithète qu'il s'était faite : « Ci-git Rufus, qui, victorieux de Vindex, assura l'empire, non à lui-même, mais à la patrie. » La patrie, est-ce ici Galba, Vespasien ou tout autre ? Je ne saurais le dire ¹.

Pour la postérité au contraire, le seul nom qui ait suragné est celui de Vespasien. Il est demeuré le héros de cette lutte comme il en a été le vainqueur. Il a rétabli la paix, il a régné, il est mort sous la pourpre. Il a laissé la pourpre à sa famille, et sa dynastie (chose rare dans l'empire romain) a compté trois princes consécutifs et vingt-six ans de domination. Enfin, il lui est resté quelque chose de cette popularité attachée dans l'esprit des nations aux noms d'Auguste, de Henri IV, des princes qui après des années de lutte ont apporté la paix aux nations.

1. Hic situs est Rufus, pulso qui Vindice, quondam Imperium adseruit, non sibi, sed patriæ.

Pline le jeune. — Nec quemquam sæpius omnis seditio infestavit, dit Tacite, II, 68. — Voir du reste Tac., I, 8 ; II, 49, 68. — Xiphil., LXIII, p. 725, 726 ; LXIV, 4. — Plut., in Galba, p. 1492 ; in Oth., 1509. — Suet., in Nerone, 47 ; in Galb., 11. — Pline, Ep., II, 1 ; VI, 10 ; IX, 19. (C'est là qu'il dit : *Sux posteritati interfuit.*) Virginius fut consul en 63, 69 et...